

## De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en contexte

*Redirecting the analysis of representations towards an analysis of descriptive activities in context.*

**Lorenza Mondada**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1236>

DOI : [10.4000/praxematique.1236](https://doi.org/10.4000/praxematique.1236)

ISSN : 2111-5044

### Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

### Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1998

Pagination : 127-148

ISSN : 0765-4944

### Référence électronique

Lorenza Mondada, « De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en contexte », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 31 | 1998, document 6, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1236> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1236>

---

Tous droits réservés

Lorenza MONDADA  
*Romanisches Seminar*  
*Universität de Bâle*

---

## **De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en contexte**

La notion de « représentation », tout en occupant un rôle théorique et méthodologique de plus en plus important dans de nombreux champs disciplinaires, ne va pas de soi : d'une part elle est en effet caractérisée par des acceptions hétérogènes, dont la diversité n'est pas toujours reconnue, avec le risque de confusions définitionnelles ; d'autre part, si elle offre des solutions à certains problèmes, elle contraint néanmoins le cadre dans lequel les formuler et les développer. Ces deux caractéristiques invitent à un travail d'explicitation de la notion et de ses présupposés souvent tacites (ch. 1). Une des conséquences de cette réflexion est l'exploration de notions alternatives, qui peut porter au choix d'autres objets : nous nous pencherons ainsi moins sur la représentation en tant que telle que sur les activités descriptives des acteurs. Cet article vise à proposer une approche de ces activités, telles qu'elles s'exercent sur le monde (ch. 2) ou sur la langue et le discours (ch. 3), ainsi qu'une esquisse des outils analytiques utiles pour rendre compte de leur observabilité en contexte<sup>1</sup>.

---

L. Mondada, Romanisches Seminar, Universität de Bâle, Stapfelberg 7/9, CH. 4051 Basel.

- 1 Cet article est complémentaire d'un autre texte (Mondada, 1998a), qui explicite les enjeux de cette approche linguistique et conversationnelle des activités descriptives vis-à-vis des sciences cognitives d'une part et des approches constructionnistes récentes en sciences sociales d'autre part, en donnant une série d'exemples d'analyse, complétant ceux qui seront traités ici.

## 1. La notion de « représentation » : avantages et limitations

S'il n'est pas question ici de faire une histoire de la notion de « représentation », il est essentiel de prendre acte de la diversité de ses acceptions et de ses emplois dans une multitude d'orientations intellectuelles différentes. Dans une première approximation, celles-ci peuvent être pensées en rapport à deux grandes traditions, propres l'une aux sciences sociales et l'autre aux sciences cognitives. Nous en esquisserons les traits caractéristiques et quelques dimensions problématiques, pour en évaluer ensuite les retombées dans le domaine de la linguistique.

1.1. D'une part, la notion de « représentation » s'impose dans les sciences sociales avec l'article *princeps* de Durkheim (1898) sur les représentations individuelles et les représentations collectives. Elle sera reprise dans les années soixante par la psychologie sociale de Serge Moscovici, d'abord dans l'étude de la façon dont le sens commun réélabore et s'approprie des notions scientifiques (comme dans le cas de la diffusion de la psychanalyse en France, étudié par Moscovici, 1961), puis plus généralement dans l'étude de la façon dont s'élaborent des savoirs communs à propos d'objets culturels et sociaux tels que la maladie, la folie, les changements technologiques, etc. (cf. Flick, 1995). Les représentations sociales (Farr & Moscovici, 1984 ; Jodelet, 1989) sont définies comme des valeurs, idées, images qui ont une double fonction : d'une part celle de permettre aux individus de structurer leur action dans le monde social, d'autre part celle de leur permettre de communiquer, en les dotant d'un code commun (Moscovici, 1973 : xvii).

D'autre part, la notion de « représentation » apparaît dans un autre paradigme, issu de la philosophie de la connaissance et de la logique, repris au sein du cognitivisme classique, qui aborde le langage essentiellement par sa fonction référentielle, permettant de penser le rapport entre langage et connaissance, ou entre langage et monde. Ces rapports sont élaborés en termes de correspondance entre les mots et les choses, entre la représentation et ce qu'elle représente (cf. Foucault, 1966 ; Rorty, 1980 ; Sterelny, 1990) ; les représentations sont donc évaluées à

l'aune de leur objectivité, de leur adéquation, voire de leur vérité. Lorsqu'elles s'en éloignent, elles sont jugées en mesurant la distance, l'écart, la déviation par rapport à cette correspondance, et en les attribuant éventuellement à la subjectivité et à la différenciation sociale. Ces différents cas de figure sont souvent pris en charge par les métaphores du reflet et du miroir, ce dernier pouvant être fidèle ou déformant, transparent ou opaque. Les représentations permettent de rendre compte du comportement rationnel et des activités de connaissance : l'agir cognitif présuppose en effet la faculté de se représenter le monde d'une façon adéquate et pertinente.

**1.2.** Ces deux traditions, quoique distinctes, quoique ramifiées dans des paradigmes eux-mêmes différenciés, reposent sur un certain nombre de présupposés communs, souvent implicites et plus ou moins accentués selon les mouvances, posant une série de questions fondamentales :

- La confrontation de la représentation à son objet (ou plutôt à sa prise en charge par des discours objectivants, énoncés par des scientifiques, des professionnels ou des experts) perpétue un dualisme séparant le monde et son image, qui renforce la réification d'une réalité préexistante, donnée, déjà là.

- La question de la diversité des représentations est traitée différemment selon les paradigmes, qui mettent toutefois généralement en œuvre des principes de réduction et de stabilisation. D'une part, la mise en correspondance des mots et des choses, où les choses sont la garantie de la validité des mots, renforce la recherche d'une unique version objective du monde, éventuellement assez complexe pour en intégrer toutes les facettes. D'autre part, lorsqu'on reconnaît que les représentations peuvent être multiples et sujettes à variation, comme le fait la psychologie sociale, elles tendent à être stabilisées au sein des individus ou des groupes qu'elles caractérisent et donc à échapper aux variations contextuelles particulières. Leur stabilité est renforcée lorsqu'on les évalue à l'aune d'une réalité elle-même stable et pré-existante. Elle est en outre accentuée par des approches qui privilégient les représentations comme produits finis, comme images substantielles — et non comme des dynamiques en devenir.

- Les représentations sont souvent appréhendées comme étant d'abord des représentations mentales, qu'elles soient individuelles (propres à un sujet idéalisé ou à un acteur social) ou collectives ; les représentations verbalisées ou visualisées n'en sont qu'une manifestation parmi d'autres, sans que les différents « supports » de ces représentations soient véritablement pris en compte comme étant constitutifs<sup>2</sup>.

- Les représentations servent à penser le caractère adéquat et organisé des activités cognitives ou sociales, à déterminer leur sens et leurs finalités. Ainsi conçues, les activités n'ont pas de structuration propre, mais sont décrites comme étant régulées, voire définies par des représentations correspondantes.

1.3. De façon alternative par rapport à ces présupposés généraux, qui sont le plus souvent implicitement convoqués par les discours sur les représentations, il est possible de développer une conception qui insiste sur quatre dimensions fondamentales :

- *dimension performative* : les représentations ne sont pas des images d'une réalité qui leur serait extérieure et indépendante, mais jouent un rôle à la fois structuré et structurant par rapport à elle : la réalité sociale est façonnée par une multiplicité de discours qui, lorsqu'ils sont efficaces, en informent l'intelligibilité, la forme, la matérialité. Les apports des différents modèles regroupés sous la dénomination de « constructionnisme social » (voir Rusch & Schmidt, 1994 ; Potter, 1996, Mondada, 1998a) sont à considérer ici.

- *dimension contextuelle* : les représentations ne sont pas simplement des images stabilisées propres à des sujets ou à des collectivités mais sont des versions du monde qui apparaissent, sont négociées, éventuellement imposées, transformées, reformulées sans cesse dans les interactions situées entre acteurs sociaux. Les analyses des procédures de contextualisation (Auer & di Luzio, 1992 ; Duranti & Goodwin, 1992) et les renversements critiques opérés en sciences cognitives par la

---

<sup>2</sup> A noter toutefois qu'en sciences cognitives, il existe un débat sur la question de savoir comment corréler les états mentaux intentionnels ou représentationnels et leur implantation physique ou neurophysiologique chez l'agent — que ce soit sous forme de symboles ou sous forme d'images (cf. Tye, 1991).

cognition située (Lave, 1988 ; Hutchins, 1995) sont précieux à cet égard.

- *dimension sémiotico-matérielle* : les représentations ne sont pas indifférentes à la matérialité des médiations symboliques dans lesquelles elles se manifestent, mais sont constitutivement informées par les modes d'organisation propres à l'écrit ou à l'oral, au verbal ou au visuel — ces modes étant eux-mêmes imbriqués dans des pratiques sémiotiques situées. Les apports des études anthropologiques et linguistiques sur la *literacy* (Goody, 1987) et de la sociologie des sciences sur les inscriptions (Latour, 1985) sont essentiels à ce sujet.

- *dimension praxéologique* : les représentations sont moins à traiter comme des images substantielles que comme des activités sémiotiques, intégrées dans d'autres activités sociales. Cette vision procédurale a notamment comme conséquence d'inviter à la recherche d'un modèle pour l'action qui ne fait pas dépendre son caractère ordonné et intelligible de facteurs exogènes mais qui au contraire la traite en termes d'auto-organisation — dans une approche émergentiste, proche de celle de Maturana et Varela (1980) et de ses développements en sociologie (Rusch & Schmidt, 1994) — ou en termes d'organisation endogène — dans une approche réflexive venant de l'ethnométhodologie (Garfinkel, 1967).

**1.4.** On peut s'interroger sur les retombées de ces positionnements dans le domaine de la linguistique.

La notion de « représentation » en linguistique, dotée d'une histoire récente qui continue à être liée aux deux grandes traditions esquissées ci-dessus, a été introduite pour penser au moins deux ordres de phénomènes. D'une part, les représentations du monde font partie des modèles discursivo-cognitifs désormais nécessaires pour rendre compte de phénomènes aussi divers que des processus d'interprétation ou d'attribution de sens (cf. Eco, Santambrogio & Violi, 1988), de catégorisation, d'enchaînements argumentatifs ou anaphoriques, d'organisation du discours et de son archivage mémoriel... (cf. Brown & Yule, 1983). D'autre part, les représentations que les locuteurs se font de la langue sont invoquées pour comprendre leurs comportements linguistiques, que ce soit en production (comportements variationnels, choix de stra-

tégies bilingues, accommodation linguistique, etc.) ou en réception (interprétations, évaluations, attitudes vis-à-vis d'autres comportements linguistiques), dans un cadre fortement inspiré de la psychologie sociale (cf. Gardner & Lambert, 1972 ; Giles, Coupland & Coupland, 1991).

Nous donnerons plus bas quelques indications sur les représentations du monde d'une part (ch. 2), et sur les représentations de la langue d'autre part (ch. 3). Pour l'instant, nous nous limiterons à quelques considérations générales.

La question des représentations en linguistique croise avant tout celle de la reconnaissance ou non de la primauté de la fonction référentielle du discours et de ses conséquences théoriques. En effet, si l'on reconnaît que la langue sert avant tout à parler du monde, on place la représentation, et sa définition en terme de correspondance, au cœur de la problématique de la linguistique. Par contre, si on adopte une conception interactionniste de la langue, on privilégie d'abord les relations sociales instaurées par les interlocuteurs au moyen des ressources linguistiques, à partir desquelles pourront ensuite être élaborées des versions publiques du monde, dont l'adéquation sera pratiquement établie au terme de négociations, ajustements, transformations, accords et désaccords et ne dépendra pas d'une référence présumée à une réalité extérieure.

Cette dernière conception considère la langue non pas en terme de système mais en terme d'action sociale. Dans une approche qui dit la primauté des pratiques linguistiques et interactionnelles contextuellement mises en œuvre par les acteurs sociaux, la langue ne peut plus se définir comme un espace logique et abstrait de possibilités, préexistant à l'action et que l'action ne ferait qu'actualiser. Au contraire, la langue, ce sont des ressources sans cesse retravaillées dans l'action, qui en les exploitant les configure et les reconfigure de façon spécifique et située — ces ressources ne préexistant donc pas telles quelles à leurs usages puisqu'elles en sont constitutivement transformées. Dès lors, la « langue » est un objet qui peut être considéré comme ne préexistant pas à son actualisation dans des usages mais comme émergeant dans et par l'interaction, comme une ressource à la fois reprise et élaborée, bricolée contextuellement par les locuteurs. Une approche praxéologique et interactionniste de la langue s'interroge par conséquent sur les

procédures mises en œuvre par les locuteurs pour gérer et configurer contextuellement les ressources linguistiques à disposition. Les formes ne sont ainsi pas analysées *per se*, mais comme des ressources pour des activités interactionnelles : d'une part elles sont exploitées et interprétées contextuellement à toutes fins pratiques par les locuteurs, dans leur perspective et selon leurs orientations (*i.e.* leur signification ne dérive pas *a priori* du partage de représentations socio-culturelles et normatives pré-existantes), d'autre part elles sont configurées par ces usages contextuels et notamment dans leur déroulement séquentiel (Mondada 1995a, 1995c ; Ochs, Schegloff, Thompson, 1996).

Importent alors moins les représentations en tant que telles que les activités descriptives des locuteurs. Afin d'éviter d'idéaliser, de stabiliser, de réifier les représentations, il est en effet essentiel de saisir leurs processus d'émergence, leurs modes d'organisation et de fonctionnement en contexte. La question centrale est ainsi celle de leur observabilité : au lieu de les postuler pour en faire à leur tour des principes explicatifs permettant de comprendre des comportements, il s'agit d'interroger leur caractère public, disponible aux acteurs sociaux avant qu'à l'analyste, incarné dans des manifestations sémiotiques rendues reconnaissables et intelligibles. C'est pourquoi l'attention de l'analyste se focalise sur des situations sociales où les acteurs se livrent à des activités descriptives, orientées vers leur contexte particulier, vers les finalités pratiques de l'action en cours, vers les ajustements multiples aux autres participants à l'action, vers les modalités de co-production d'une certaine version, ou vers les convergences et les divergences avec d'autres versions des faits. Nous préciserons ces caractéristiques à propos des descriptions d'objets ou d'événements.

## 2. Décrire le monde

Une approche praxéologique et interactionniste de la langue et du discours ne nie pas leur valeur référentielle, mais en reformule les dynamiques procédurales sous-jacentes. Avant d'analyser quelques exemples, il peut être utile de préciser cette conception des activités descriptives, en faisant référence aux travaux des ethnométhodologues.

**2.1.** Dans le cadre ethnométhodologique, la notion de « représentation » est respecifiée (Sacks 1963 ; Relieu 1993 ; Lynch 1994) : au lieu d'être utilisée comme une *ressource* pour l'analyse ou pour l'élaboration théorique, la représentation est traitée comme un *thème* sur lequel porte l'analyse. Il s'agit alors d'interroger ce que font les acteurs quand ils représentent, quelles pratiques ils mettent en œuvre, quand (dans quels contextes) et comment ils entreprennent ce qu'ils appellent une « représentation ». Ce qui apparaît à une enquête ainsi redéfinie, c'est que la représentation, telle qu'elle est conçue et pratiquée par les acteurs en contexte, a moins affaire avec la fonction référentielle du langage qu'avec le sens que prennent les énoncés du fait qu'ils sont imbriqués dans l'organisation située des activités. Ce point de vue ouvre un champ d'analyse compatible avec la visée fondamentale de l'ethnométhodologie, consistant à décrire les « méthodes » situées des acteurs, dans notre cas les méthodes par lesquelles ils mènent à bien une « représentation », la considèrent comme valable ou non, l'exploitent dans des raisonnements, etc.

Les activités descriptives des acteurs, comme nous préférons les nommer, nous orientent ainsi non pas vers la simple reproduction d'un référent externe par un discours qui serait déterminé par lui, mais vers une forme discursive qui émerge au cours d'une activité, non seulement énonciative mais plus généralement sociale, du locuteur, qui est énoncée à toutes fins pratiques et qui est orientée vers son contexte, qu'elle contribue à instaurer et à reproduire. Dans ce sens, la description fait réflexivement partie des circonstances qu'elle décrit : elle élabore ces circonstances tout en étant structurée par elles, en s'orientant vers certaines propriétés et par là même en les faisant émerger comme propriétés pertinentes pour l'action, selon une dynamique endogène et locale. Dans ce sens, la description ne renvoie pas à une réalité externe mais plutôt à la façon dont l'acteur se confronte, gère, maintient et transforme la réalité sociale. A travers la description, ce sont les modes de production de la description elle-même qui sont rendus disponibles et visibles : la description est une forme qui renvoie à son mode d'organisation et à celui de l'action dans laquelle elle est imbriquée avant de renvoyer à un objet extérieur.

Les descriptions sont ainsi *réflexives* (elles élaborent les circonstances de leur apparition en même temps qu'elles s'y ajustent), *indexicales* (elles reposent sur ce que les membres en font, selon les contextes où ils les fabriquent) ; étant indexicales elles sont potentiellement infinies et se terminent toujours par un « *etc.* » (il n'est ni possible d'épuiser tous les aspects descriptibles, ni pertinent, la description suffisant par elle-même et par ce que le contexte permet d'en inférer), et sont *ad hoc* (elles sont invoquées et fabriquées à toutes fins pratiques). Bref, l'indétermination de la description est indispensable à son fonctionnement en contexte.

**2.2.** Reconnaître l'inévitable indexicalité de la description, qui ne constitue pas un problème mais bien une ressource plastique, interdit dès lors d'extraire, i.e. de décontextualiser, des syntagmes du flux discursif pour les figer en leur attribuant la valeur de « représentations » : c'est plutôt le déploiement même de la description qui permet de rendre compte moins d'une « image » que du processus de constitution d'une intelligibilité.

C'est le cas, par exemple, des déclarations faites par des informateurs dans des entretiens d'enquête : les descriptions fournies sont orientées vers le contexte de l'entretien, elles visent à accomplir une description adéquate à ce contexte-là, ajustée à ce que l'informateur pense que l'enquêteur attend de lui, orientée vers la construction d'un certain sens de l'événement interactionnel et de ce qui s'y dit (Mondada, 1998b).

Nous allons en donner quelques exemples, en repérant les trajectoires descriptives qui émergent dans des extraits d'entretiens non directifs, menés dans le cadre de différents projets de sociologie urbaine. E est l'enquêteur, son interlocuteur, I, est l'informateur, un habitant du quartier sur lequel porte la discussion<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> Conventions de transcription adoptées :

/ et \	intonation montante et descendante	[	chevauchement
DONC	segment prosodiquement accentué	:	allongement vocalique
xxxx	segment incompréhensible	... ..	pauses
(rires)	commentaire du transcripteur	par-	troncation
<tas(a' />	multitranscription		

- E1 et donc : toi maintenant t'es sous contrat de confiance là [dans  
xxx
- I2 [non\ je suis passé depuis une année à peu près / je suis passé  
d'un contrat de confiance à un bail \ avec la ville
- E3 mhm
- I4 dans c't immeuble ici y a] : :
- E5 [y a encore des baux
- I6 y a encore des baux
- E7 ouais
- I8 y avait encore des baux à reprendre parce qu'il y avait une  
famille qui se cassait d'ici\ et comme moi j'viens de me  
marier il y a une année alors j'avais pas envie de rester sous  
contrat de confiance puis en plus / j'ai jamais été très : associa-  
tion euh : assoc- ça m'a toujours fait chier quoi \ j'ai eu beau-  
coup de problèmes ici à l'intérieur de de l'Association j'avais un  
peu de peine à me fondre dans dans le dans la manière de vivre  
des gens ici /
- E9 mhm
- I10 et puis les rapports : qui étaient assez euh assez proches entre  
les gens moi j'ai pas en- forcément envie de me fondre avec ces  
gens-là tu vois / j'avais envie de faire un choix quand même \  
j'connais pas ces gens puis y en a certains qui ne m'ont pas  
tellement plu \ j'ai pas eu envie si tu veux de me me fondre dans  
la masse quoi \ alors petit à petit je me suis un peu écarté
- E11 tu voulais un coin à toi
- I12 oui tout à fait \ surtout que j'avais d'autres histoires à l'Usine et  
tout / associatives aussi qui m'intéressaient beaucoup plus\ c'est-  
à-dire au niveau culturel et puis ça me prenait déjà cent pour  
cent de mon temps donc j'avais pas encore à m'occuper de trucs  
ici tu vois / alors voilà pour finir je me suis un peu écarté \ j'ai  
demandé justement à la ville de Genève qu'ils me fournissent un  
un bail ici quoi pour rester quand même dans le quartier
- E13 t'avais envie de rester là quand même
- I14 ouais j'avais quand même envie de rester là
- E15 ouais
- I16 c'est un environnement qui qui me correspond assez malgré tout  
quoi\  
(usos/ge-d)

La question de E en 1 n'est pas uniquement une requête d'information, mais opère une catégorisation de I. En effet, les « contrats de confiance » sont des accords passés en Suisse romande entre la ville et les occupants d'immeubles faisant l'objet de projets de démolition : les autorités tolèrent que les signataires continuent à vivre dans les immeubles squattés, et en échange ceux-ci s'engagent à les quitter au moment où les travaux de démolition commencent. Dans le cas étudié ici, les contrats de confiance sont gérés par une Association créée par les premiers occupants des lieux. « Etre sous contrat de confiance », par opposition à « avoir un bail régulier », est une description qui opère une catégorisation de l'habitant, allant de pair avec des inférences quant à ses activités, ses intérêts, sa position socio-politique. La réponse de I, qui se développe dans une longue description, est orientée vers la négation de cette catégorisation et la neutralisation de ces inférences : elle construit ainsi une intelligibilité alternative de sa situation. La description prend la forme d'un récit, celui du passage de la catégorie qui lui est attribuée par E, correspondant à un état passé, à une nouvelle catégorie, qui s'établit dans la différenciation, dans l'« écart ». Cet « écart » est accompli dans le processus descriptif lui-même, dans le déploiement successif d'une série de descripteurs qui s'élaborent progressivement et qui parcourent la distance entre d'une part « avoir un peu de peine » et « ne pas avoir envie », et d'autre part entre « me fondre dans la manière de vivre des gens ici » / « avec ces gens-là » / « dans la masse » — où le renversement du déictique spatial (« ici » / « là ») puis la redénomination péjorative (« gens » / « masse ») opèrent la différenciation. L'écart s'auto-décrit ainsi littéralement dans son surgissement, dans le parcours établi par les différentes reformulations. Une fois creusé, il peut être relativisé : la distance est ainsi réduite, par l'affirmation de l'ancrage aux lieux (cf. le connecteur « quand même » 12, 16) et par une réassociation de ces lieux à l'identité du locuteur (16). Cela est possible grâce au désamorçage des inférences que le « contrat de confiance » et un lien trop étroit à l'Association qui le gère pouvaient susciter : c'est ainsi qu'en 8 le rapport à l'Association est nié (« j'ai jamais été très : association euh : assoc- ça m'a toujours fait chier quoi »), de façon radicale (ce n'est pas seulement le lien contingent à cette Association particulière qui est en cause, mais la définition de l'être de I selon son incapacité à

s'associer — dans “j'ai jamais été très : association”). Une fois opérée sa recatégorisation, I peut se resituer positivement par rapport à la vie associative (en 12). Ce qui serait considéré comme une contradiction par une approche référentielle interprétant ces descripteurs à l'aune d'une réalité objective, stable et indépendante, et au moyen d'une confrontation de ces affirmations grâce à leur extraction de leur contexte et co-texte, est interprétable dans une approche procédurale comme un processus d'émergence d'une version intelligible et acceptable des faits qui se configure dans son propre déploiement syntagmatique.

Les ressources linguistiques sont à la fois convoquées, exploitées et retravaillées dans ces processus par lesquels le locuteur plie la langue à ses exigences, configurant localement l'intelligibilité descriptive. Ainsi dans l'exemple suivant, qui, tout en ayant été recueilli sur un terrain et lors d'une enquête différents, possède plusieurs traits en commun avec le premier, les différenciations lexicales entre verbes appartenant au même champ sémantique sont exploitées et configurées *ad hoc* pour soutenir la distanciation identitaire de L. En effet, L est fille de juifs polonais ; elle exhibe un parcours biographique marqué par le souci de s'éloigner de son identité juive :

- E83 ce qui fait que vous avez vécu assez peu de temps au au *plätzel*  
 L84 au *plätzel* j'ai pas vécu / j'ai vécu \ d'abord j'allais travailler je  
 partais le matin de bonne heure à 6 h \ et je rentrais le soir /  
 alors donc je voy- voyais des gens si je les rencontrais je leur  
 disais bonsoir ou bonjour mais je je je les fréquentais pas  
 E85 vous ne les fréquentez pas  
 L86 oh non non je les fréquentais pas du tout /  
 E87 vous étiez à l'extérieur [du du quartier  
 L88 [oui oui j'étais j'étais j'étais jamais dans le quartier et puis même  
 le samedi et le dimanche j'avais une amie qu'habitait dans le  
 13ème / et je je sortais avec elle / alors je j'allais chez elle là-bas  
 à la place d'Italie / je j'étais même pas dans mon quartier \  
 (ciu-int/l)

Le travail de la différenciation, manifeste dans la tension entre “j'ai pas vécu” / “j'ai vécu” (référé au *plätzel*, petite place symbolisant le cœur du quartier juif, ici dans le quartier du Marais à Paris), s'élabore

dans les distinctions spatio-temporelles (partir le matin / rentrer le soir (84), être dans le quartier vs sortir, aller dans le 13<sup>e</sup> (88), “jamais” corrigé en “même le samedi et le dimanche” (88)) et dans les distinctions lexicales (entre “rencontrer”, “dire bonjour”, “fréquenter”) qui élaborent une véritable sociologie des relations d’interconnaissance, toutes orientées vers la suspension de l’identification de L avec son quartier et ses habitants.

En étant orientée vers la production d’une intelligibilité située à toutes fins pratiques, la description n’est jamais neutre, ni objective, mais a toujours une dimension argumentative, perspective, engagée, qui sélectionne, réorganise, renverse, rétablit, configure dynamiquement la référence au monde. Il en va de même pour les références à la langue.

### **3. Décrire la langue et le discours**

Les activités descriptives ayant pour objet la langue concernent chez les locuteurs une multiplicité d’activités qui ne se limitent pas à des prises de position métalinguistiques ou métadiscursives ni à des positionnements concernant leurs attitudes, stéréotypes, représentations sollicitées au cours d’enquêtes ou de questionnaires (Matthey, 1997). Il est en effet important de souligner le caractère fondamentalement réflexif et auto-descriptif des activités langagières, qui s’établit non pas en général mais de façon indexicale. Nous nous limiterons à développer quelques pistes à ce propos, concernant le traitement de la langue et celui de la conversation.

**3.1.** Plusieurs auteurs ont insisté sur la permanence dans le discours de marqueurs manifestant une activité auto-descriptive imbriquée dans le discours en train de se faire, l’accompagnant et le réalisant par là même. En français, Authier-Revuz (1995) a proposé une typologie des boucles méta-énonciatives qui jalonnent le discours et qui offrent des commentaires sur l’énonciation en cours et sur son adéquation toujours insatisfaisante : les locuteurs marquent les non-coïncidences entre les représentations méta-énonciatives et l’énonciation — qu’elles touchent à l’hétérogénéité des formes due à une irruption de l’altérité dans le discours ou à la présence d’interdiscours venant d’ailleurs, à l’hétéro-

généité des deux ordres irréductibles de la langue et du réel ou au caractère fondamentalement équivoque de la langue.

D'autres auteurs se sont focalisés sur les *hedges* (Lakoff, 1972 ; Kay, 1997) : ces expressions, comme "loosely speaking" ou "kind of", manifestent non seulement une inadéquation de la dénomination choisie par rapport à la visée référentielle, mais encore une théorisation (ce que les auteurs appellent une *folk theory*) de cette impossibilité d'atteindre le « mot juste ».

Tout se passe donc comme si les positions des locuteurs sur la langue pouvaient adopter un point de vue profondément relativiste — au-delà de leur réalisme (cf. Benveniste, 1966 : 85, 52, Reddy, 1979) et des interactants (cf. Pollner, 1987), et souvent en coexistence et en alternance avec lui. Nous en avons rendu compte à travers un travail sur les dénominations dans des relations de voyage, marquées par les déceptions des attentes gouvernant le lien entre les mots et les choses, par des observations sur la variabilité des usages selon les locuteurs et les pays, par des considérations plus générales sur l'économie, sur l'arbitraire, voire sur l'usure du système linguistique adopté, leur faisant parfois critiquer leur propre langue et lui préférer la langue « étrangère » indigène, censée mieux « coller » à la réalité locale (Mondada, 1994, 1997).

Les prises de position sur la langue ou sur un problème linguistique sont toujours liées indexicalement à une situation d'usage, qu'elles rendent descriptible. En voici quelques exemples :

En Italie, le superlatif est habituellement employé lorsqu'il s'agit de beaux-arts ; ce qui leur plaît est toujours stupendo, meraviglioso, incomparabile. Très-souvent ils donnent le nom de palais à des maisons qui ne sont que communes ou simplement jolies. (voy-col421)

Ce que dans cette contrée on est convenu d'appeler des routes ; ce qu'effrontément on indique comme telles sur les cartes, par une double ligne employée ailleurs pour désigner les grandes communications, ne sont que des sentiers d'un pied de largeur, creusés à une profondeur de huit ou dix pouces. (voy-hussII, 347)

Il y a toujours foule sur le Rialto. On y va flâner, ou plutôt marcher un peu. Car notre beau mot parisien flâner, mot né à Paris évidemment, ne peut guère se dire que des promeneurs des grandes villes de terre-ferme

où l'on marche plus qu'on ne veut, et où la flânerie est un demi-repos des jambes, pour les gens de la classe des piétons. (voy-nis140)

Ces exemples sont tous tirés de relations de voyage du 18<sup>e</sup>-19<sup>e</sup> siècle en Italie. Les descriptions de la langue et des usages linguistiques qui y figurent (par exemple l'italien comme langue qui abuse du superlatif) sont liées aux activités du voyageur (modes de déplacement, choix des lieux à visiter, etc.) et aux activités énonciatives du voyageur-scripteur (dresser des comptes-rendus de visites, faire des descriptions qui pourront éventuellement servir de guides, etc.) : les remarques sur la langue sont directement liées à des problèmes rencontrés dans ces activités (par exemple la déception d'attentes), qu'elles rendent intelligibles, justifiées, intéressantes, etc. Le dernier exemple montre la façon dont les spécificités d'un lieu peuvent être élaborées et rendues pertinentes à toutes fins pratiques, pour instaurer une différence entre des usages linguistiques (ici le lieu d'énonciation et ses particularités territoriales — ville en terre ferme vs ville aquatique — devient contraignant pour un choix de lexème).

Les images de la langue apparaissent ainsi fortement liées aux activités en cours, aux problèmes qu'elles permettent de résoudre ou de justifier, aux schémas explicatifs *ad hoc* qu'elles fournissent *in situ*. Leur émergence est moins liée à leur présence stable dans la mémoire des locuteurs qui déterminerait leur vision de la situation, qu'à la structuration de l'activité en cours<sup>4</sup>.

3.2. Les approches des « représentations » que les locuteurs sont censés avoir de la langue courent les mêmes risques que les autres positions représentationnalistes. Elles tendent à identifier des images stables, extraites et manipulées de façon décontextualisée par les linguistes qui les étudient : ces images — qui sont souvent des doubles projetés ou des concurrents rejetés des théories scientifiques de leurs analystes — sont évaluées quant à leur plus ou moins grande vraisem-

---

<sup>4</sup> Des répertoires stéréotypés d'images peuvent éventuellement servir de ressource à ce travail organisationnel et être exploités *ad hoc*, selon les contextes; ils peuvent aussi se constituer progressivement par la sédimentation d'instances répétées, jusqu'à constituer un ensemble disponible dans lequel puiser indexicalement.

blance descriptive et traitées en tant que responsables de conduites, attitudes, motivations linguistiques des locuteurs. Or, les descriptions que les locuteurs produisent de la langue sont elles aussi indexicales et à toutes fins pratiques : elles sont par conséquent plastiques, se transformant selon les contextes et selon les orientations argumentatives.

L'exemple suivant propose un extrait de conversation au cours duquel un adolescent hispanophone, R, fournit une véritable théorie vernaculaire du rapport entre les deux langues qu'il apprend à l'école, le français et l'allemand :

(R est un adolescent d'origine portugaise, F est sa belle-mère)

- 1 F ouais pis t'as tu vas à plus de : d'allemand/  
2 R non j'vas pas j'vas pas j'vas : *plus*\. j'ai dit au mons- j'ai dit à l'orientation\ parc'qu'sinon j'apprends pas le français hein/  
3 F ah bon  
4 R j'ai l'allemand/ et puis : euh le français après j'comprends pas bien\.. c'est trop deux : fois hé/  
5 F chaque chose en son temps  
6 R ouais\ et pis je je je veux pas oublier le français hein/ quand j'étais ici la p- pour la première fois /  
7 F hum hum  
8 R avec ma maman / j'ai parlé *tout* en français *tu*/  
9 F tout  
10 R oui tout en fran- / maintenant je parle rien du tout\  
(pnr33-ae/r)

La position de R correspond à ce qui figure souvent dans la littérature sous le terme de « bilinguisme soustractif ». Au lieu de la traiter comme « la » représentation du bilinguisme de R, il s'agit plutôt d'analyser les conditions de formulation. Celles-ci sont étroitement liées au déroulement de la conversation, autant à son contexte — dans un contexte familial où les parents s'inquiètent de l'absentéisme scolaire de leur fils — qu'à sa position séquentielle — R répond à une question de F, qui lui demande une justification. Dans ce contexte particulier, R rend descriptible son absence aux cours d'allemand par une position *ad hoc*, qui satisfait à cette exigence pratique et qui, en valorisant son effort d'apprentissage du français, recueille l'acquiescement de sa belle-mère (3, 5), la portant à souscrire à sa proposition d'un appren-

tissage bilingue successif et non pas simultané. Ainsi, il serait abusif de généraliser la position de R et de la lui imputer hors contexte ; au contraire, il s'agit de considérer que les locuteurs ne cessent de proposer des théories vernaculaires de la langue, qui sont élaborées et discutées en contexte, conformément aux visées locales des participants, afin de réaliser certaines tâches et activités, comme celle de trouver des raisons plausibles ou de conférer une intelligibilité à une situation particulière.

**3.3.** Dans un article fondamental sur l'indexicalité, Garfinkel et Sacks (1970) parlent d'une propriété générale de la conversation, qui permet de la caractériser comme un « self-explicating colloquy ». La conversation, comme les autres pratiques sociales, est auto-descriptive, dans le sens où elle produit de façon endogène son intelligibilité pour son acteur comme pour ses interlocuteurs en rendant manifeste (*accountable*, i.e. *descriptible*) son organisation (Garfinkel, 1967 ; Hausendorf, 1992). Il existe néanmoins une activité conversationnelle spécifique (appelée *formulating*) qui explicite cette dimension auto-descriptive : « A member may treat some part of the conversation as an occasion to describe that conversation, to explain it, or characterize it, or explicate, or translate, or summarize, or furnish the gist of it, or take note of its accordance with rules, or remark on its departure from rules. That is to say, a member may use some part of the conversation as an occasion to formulate the conversation » (Garfinkel & Sacks, 1970 : 350). Les formulations s'orientent vers le caractère rationnel et *accountable* de la conversation, tout en n'en étant à aucun moment les seules responsables ; elles sont imbriquées dans l'activité conversationnelle en cours et sont elles-mêmes indexicales, *ad hoc* et exposées à toutes fins pratiques. Elles peuvent consister en la verbalisation du topic général de la conversation, l'explicitation d'un accord atteint au cours de l'échange, un commentaire ou une évaluation à propos de son déroulement (Heritage & Watson, 1980).

L'extrait suivant en est un exemple :

1 N non puis de de de de ./ genre d'allumés comme ça mais personnellement j'les vois partir euh.. euh : avec soulagement/.. qu'ils disparaissent tous/ ça sera très bien

- 2 M et si on était&  
3 N &moi la morale (rires) moins y aura de zigotaux de cette espèce  
et mieux on s'portera  
4 M ils pourraient éteindre&  
5 N &non le Temple solaire et sa bande&  
6 M &(mhm?) ils pourraient éteindre.. tout simplement  
7 N éteindre  
8 M éteindre le monde  
9 N (mmh?) veuillez éteindre avant d'sortir (rires)  
10 M FIN terminé  
11 N oui oui  
[[  
12 M moi j'vais aller me préparer parce que : pour [xxx les courses  
13 N [eh ben] c'était une bonne conversation  
14 M parce qu'après y a la Ginette qui arrive  
(Corpus Bolliger/Bâle, 284-797)

Cet extrait se situe à la fin d'une conversation. Le dernier topic développé est un commentaire sur le suicide collectif de membres de la secte du Temple solaire. La fin de la conversation est accomplie auto-descriptivement par la convergence des deux interlocuteurs vers l'idée de la fin : fin du monde, fin de la partie, fin de la conversation (9-10). Alors que M s'oriente vers les activités à venir, N offre une formulation sous forme d'une évaluation de la conversation tout entière (13). Cette formulation appuie la clôture de l'interaction, en la catégorisant (en tant qu'appartenant au genre de la conversation), en la qualifiant (comme bonne) et en l'unifiant en tant qu'événement global. Il lui donne ainsi rétrospectivement un sens qui pourra être rappelé et rapporté prospectivement en tant que tel dans de futures conversations.

Il est important de distinguer les descriptions qu'un observateur peut énoncer, voire reconstituer, avec des catégories qui lui sont propres, validées par des modèles et sur des corpus indépendants de l'interaction particulière analysée<sup>5</sup> — des descriptions qui surgissent

---

<sup>5</sup> Bien que cette description se présente la plupart du temps comme objectivante, savante, échappant au contexte de son énonciation, elle est néanmoins elle aussi

chez les interlocuteurs, dans cette interaction particulière, orientées vers le contexte de son accomplissement. Ces dernières rendent envisageable une autre activité pour l'observateur, consistant à décrire les méthodes descriptives des locuteurs, leur orientation vers des finalités pratiques contingentes, dans le but de dégager les modes d'intelligibilité de ce qui est en train de se configurer.

Par rapport au problème de la représentation, cette perspective interroge surtout les conditions d'émergence des activités représentationnelles, ainsi que les procédures par lesquelles elles se déploient localement — pour éventuellement se durcir et assurer, par un nouvel accomplissement pratique, leur caractère stable, objectif, immuable, répétable, partagé<sup>6</sup>.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Auer P., Di Luzio .  
1992, *Contextualizing Language*, Amsterdam, Benjamins.
- Authier-Revuz J. 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles énonciatives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.
- Benveniste E. 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard.
- Brown G., Yule G.  
1983, *Discourse Analysis*. Cambridge, Cambridge University Press.
- Duranti A., Goodwin C.  
1992, *Rethinking Context : Language as an Interactive Phenomenon*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Durkheim E. 1898, « Représentations individuelles et représentations collectives », *Revue de métaphysique et de morale*, 6.
- Eco U., Santambrogio M., Violi P. (Eds)  
1988, *Meaning and Mental Representations*, Bloomington, Indiana University Press.
- Farr R.M., Moscovici S. (Eds.)  
1984, *Social Representations*, Cambridge, Cambridge University Press.

---

inévitablement indexicale; ce qui la distingue des descriptions des locuteurs est sa volonté d'accomplir localement un sens global, décontextualisé.

<sup>6</sup> Cf. les travaux de Bruno Latour sur la référence scientifique (1985, 1993).

- Flick U. 1995, « Social representations », in J. A. Smith, R. Harré, & L. v. Langenhove (Eds.), *Rethinking Psychology*, London, Sage, 70-96.
- Foucault M. 1966, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- Gardner R., Lambert W.E. 1972, *Attitudes and Motivations in Second Language Learning*, Roswley, Newbury House.
- Garfinkel H. 1967, *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, N.J., Prentice-Hall.
- Garfinkel H., Sacks H. 1970, « On formal structures of practical actions », in J. D. McKinney & E. A. Tiryakian (Eds.), *Theoretical Sociology*, New York, Appleton-Century Crofts 337-366.
- Giles H., Coupland N., Coupland J. 1991, « Accomodation theory : Communication, context and consequence », in H. Giles, N. Coupland, & J. Coupland (Eds.), *Contexts of Accomodation : Developments in Applied Sociolinguistics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Goody J. 1987, *The Interface Between the Written and the Oral*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Hausendorf H. 1992, « Das Gespräch als selbstreferentielles System. Ein Beitrag zum empirischen Konstruktivismus der ethnomethodologischen Konversationsanalyse », *Zeitschrift für Soziologie*, 21(2), 83-95.
- Heritage J., Watson D. R. 1980, « Aspects of the properties of formulations : some instances analyzed », *Semiotica* 30, 245-262.
- Hutchins E. 1995, *Cognition in the Wild*, Cambridge, MIT Press.
- Jodelet D. (éd) 1989, *Les représentations sociales*, Paris, PUF.
- Latour B. 1985, « Les "vues" de l'esprit », *Culture Technique*, 14, 4-29.
- Latour B. 1993, « Le topofil de Boa Vista », *Raisons Pratiques*, 4, 187-216.
- Lave J. 1988, *Cognition in Practice : Mind, Mathematics, and Culture in Everyday life*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Lynch M. 1994, « Representation is overrated : Some critical remarks about the use of the concept of representation in science

- studies », *Configurations*, 1, 137-149.
- Matthey M. (Ed.) 1997, *Contacts de langues et représentations. N° spécial TRANEL*, Université de Neuchâtel, 27.
- Maturana H. R., Varela F. J.  
1980, *Autopoiesis and Cognition : The Realization of the Living*, Dordrecht, Reidel.
- Mondada L.  
1994, *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir : Approche linguistique de la construction des objets de discours*, Lausanne, Université de Lausanne.
- Mondada L.  
1995a, « Introduction : pour une approche des formes linguistiques dans les dynamiques interactionnelles », in L. Mondada (éd.), *Formes linguistiques et dynamiques interactionnelles, Actes du colloque de Lausanne, Cahiers de l'ILSL* 7, 1-18.
- Mondada L.  
1995b, « Planification des énoncés et séquences interactionnelles », *Actes du Colloque BENEFRI-Strasbourg, "Problèmes de sémantique et de relations entre micro- et macro-syntaxe"*, Neuchâtel, 19-21 mai 1994, *SCOLIA* 5, 319-342.
- Mondada L.  
1997, « La construction discursive des catégories », in D. Dubois, éd., *Catégorisation et cognition : de la perception au discours*, Paris, Kimé, 291-314.
- Mondada L.  
1998a, « De la représentation aux formes émergentes des pratiques socio-cognitives », In J.-P. Müller (éd.), *Les modèles de représentation : quelles alternatives ? Actes du colloque de Neuchâtel, 3-5 septembre 1997*, Paris, Hermès (à paraître).
- Mondada L.  
1998b, « L'entretien comme événement interactionnel. Approche linguistique et conversationnelle », In J.-P. Thibaud et M. Grosjean (éds.), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille, Parenthèses (à paraître).
- Moscovici S.  
1961, *La psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF.
- Moscovici S.  
1973, « Forword », in Herlich, C., *Health and Illness. A Social Psychological Analysis*, London, Academic Press.
- Ochs E., Schegloff E.A., Thompson S.A. (Eds).  
1996, *Interaction and Grammar*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Pollner M.  
1987, *Mundane Reason : Reality in Everyday and Sociological Discourse*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Potter J.  
1996, *Representing Reality. Discourse, Rhetoric and Social*

- Reddy M. J.                    *Construction*, London, Sage.  
1979, « The Conduit Metaphor — A case of Frame Conflict in Our Language about Language », in A. Ortony (ed.), *Metaphor and Thought* Cambridge, Cambridge University Press 284-324.
- Relieu M.                    1993, « L'Ethnométhodologie, une resépécification radicale de la démarche sociologique », *Cahiers de Recherche Ethnométhodologique* 1, 55-72.
- Rorty R.                    1980, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton, Princeton University Press.
- Rusch G., Schmidt S. J. (Eds.)  
1994, *Konstruktivismus und Sozialtheorie*, Frankfurt, Suhrkamp.
- Sterelny K.                    1990, *The Representational Theory of Mind. An Introduction*, Oxford, Blackwell.